

Le Petit journal. Supplément du dimanche

I . Le Petit journal. Supplément du dimanche. 1899-05-28.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Le Petit Journal

Le Petit Journal

CHAQUE JOUR 5 CENTIMES

Le Supplément illustré

CHAQUE SEMAINE 5 CENTIMES

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

Huit pages : CINQ centimes

ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
SEINE ET SEINE-ET-OISE	2 fr.	3 fr. 50
DÉPARTEMENTS	2 fr.	4 fr.
ÉTRANGER	2 50	5 fr.

Dixième année

DIMANCHE 28 MAI 1899

Numéro 445



MISSION MARCHAND

Une tranche du vapeur le *Faidherbe* dans la savane du plateau central, allant du Congo au Nil

DESSIN DE M. HENRI MEYER (D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DU COMMANDANT MARCHAND)

La semaine

Lorsque l'étrange nouvelle est arrivée de Djibouti en Europe, — il serait plus exact sans doute de dire de *revendu* de Djibouti en Europe, où elle avait été fabriquée, — de l'assassinat du commandant Marchand dans le Harrar, l'émotion fut grande. Poignante en France, elle fut péniblement ressentie partout.

Et le *Times*, ce puissant organe de l'opinion publique en Angleterre, ce champion intraitable des intérêts anglais, qui avait fait chorus contre la France, à propos de l'affaire de Fachoda, avec les journaux les plus chauvins de la Grande-Bretagne, s'inclinant respectueusement devant notre héroïque compatriote, s'exprima en ces termes sur le compte du commandant Marchand à l'heure où on le pouvait croire tombé victime d'un guet-apens :

« La monde entier se préparait à joindre ses acclamations à celles que va recueillir dans son pays ce voyageur intrépide dont le courage et la persistance ont donné un exemple frappant de ce que la volonté d'un homme peut faire, quand elle est animée par le patriotisme ».

La nouvelle a été heureusement démentie, et le héros de la volonté courageuse et tenace, de la religion du devoir et du sublime patriotisme, rentre en France au milieu des acclamations de cette France, par lui moralement agrandie. Moralement, répétons le mot en le soulignant ; car s'il n'a pas tenu au brave Marchand que, au point de vue des réalités géographiques, notre chère Patrie ne fût agrandie de territoires nouveaux, s'il a dû abandonner le fruit d'une conquête admirablement exempte de larmes et de sang, l'honneur de moins et la gloire de cette conquête infructueuse lui en restent et en demeurent acquis à la France.

Il est des moments dans l'histoire d'un pays où de tels faits d'agrandissement moral et de relèvement de l'énergie patriotique apparaissent avec plus d'ampleur qu'en d'autres temps. Et ne pensez-vous pas que nous sommes dans un de ces moments-là ?

J'aime d'ailleurs à croire que le sentiment qui a suggéré au *Times* les paroles élogieuses d'une sorte d'oraison funèbre anticipée du commandant Marchand est sincère et se maintiendra en dépit de son obstination à vivre. Cet éloge n'est pas de ceux, sans doute, dont Henri Heine disait qu'on ne les doit qu'à un adversaire ou à un rival décadé, « et encore, quand sa cendre est convenablement refroidie. »

Les études biographiques que la célébration du centenaire de la naissance de Balzac a fait éclore ont révélé que l'auteur de la *Comédie humaine* avait été en premier lieu clerc de notaire. De là, des notices incidentes sur quelques clercs de notaire ou d'avoué parvenus à la célébrité. C'est le cas de rappeler que le commandant Marchand a passé cinq années dans une étude. Sa sœur a raconté à un de nos confrères de province comment, dès cette époque, il rêvait de se faire soldat, apprenait la théorie le soir, sa besogne terminée, et, pour se reposer d'avoir grossi le papier timbré, suivait minutieusement sur la carte la campagne du Tonkin.

Le père du commandant vit toujours et n'a pas cessé d'exercer sa profession de menuisier dans sa petite ville de Thoissey, située à quelques lieues au Nord de Lyon, sur la rive gauche de la Saône. M. Marchand père débata par être simple artisan ; mais à force d'intelligence, persévérance au labeur, de régularité sévère dans sa vie, il put s'établir à son compte. Il est propriétaire de la maison qu'il habite et s'en est fait construire une autre dans la plus belle rue de la localité. Le commandant est venu au monde dans cette deuxième maison et la rue où il est né va probablement troquer son nom de Grand Rue contre le sien.

Ce mois de mai qui, à sa fin, aura vu la France fêter le retour de son glorieux enfant, Marchand « l'Africain », par des manifestations ayant le caractère d'un hommage réparateur à l'Armée, a débuté par la cérémonie glorieuse aussi et profondément touchante de la fête commémorative annuelle de la levée du siège d'Orléans. Jeanne d'Arc fut l'héroïne de cet admirable fait d'armes.

C'est un prélat américain, Mgr Ireland, qui a prononcé le panegyrique de la Grande Française. Et il a dit :

« Il y a dans la grande famille humaine des nations privilégiées dont la destinée providentielle a été et est toujours d'exercer par delà les frontières de leur territoire des influences précieuses et fécondes, et de s'attacher ainsi, par les liens les plus étroits, d'autres peuples de la terre. Telle a été la destinée, ô France ! telle elle demeure encore ; tu as été et tu es une nation vraiment universelle et quand les citoyens d'autres pays, se souvenant des bienfaits qui leur sont venus de la France, abordent tes rives, le cœur plein de reconnaissance et d'affection, ils se refusent à croire qu'ils ne sont pas les bienvenus chez toi et qu'ils ne sont point admis à prendre part à tes plus douces joies et à tes fêtes les plus sacrées ».

Ces éloquentes paroles de l'archevêque de Saint-Paul de Minnesota constituent le très beau et explicite commentaire de dix mots actuels il y a cent vingt ans par son compatriote Jefferson, l'un des fondateurs de l'indépendance des États-Unis — avec l'aide des Français.

Ces dix mots de Jefferson, les voici : *Tout homme a deux patries, la sienne et la France.*

Jamais plus sublime éloge ne fut fait d'une nation. Français, soyons-en fiers et tâchons d'en rester toujours dignes !

La conférence de la Haye est ouverte. Suscitée par l'initiative généreuse du tsar, dans l'intérêt de la paix et de la concorde entre les peuples, elle a pour prétexte une circonstance qui peut être considérée comme d'heureux augure, après tout.

Il s'agit de l'entente anglo-russe, qui règle, entre les deux grandes puissances rivales, dans l'Extrême-Orient, une question délicate, celle des chemins de fer en Chine, au Nord de la grande muraille et dans la vallée du Yang-Tse-Kiang. Les explications que lord Salisbury a données à la Chambre des lords sont précises sur ce point. Les deux pays ont limité les régions où leurs intérêts doivent prédominer ; ils se sont engagés à les respecter l'un vis-à-vis de l'autre.

On s'est demandé, à la vérité, si cette convention ne portait pas atteinte aux intérêts de la France dans la vallée du Yang-Tse-Kiang abandonnée par la Russie à l'influence anglaise. On a fait remarquer que c'est dans cette région que se trouvent les terres qui produisent le thé, que sont les marchés de la soie, et que nos intérêts se chiffrent, sur ce seul point, par plus de trois cents millions de capitaux...

Espérons que nos représentants, à la conférence de la Haye, trouveront le moyen de régler gaillardement la situation, en peu équivoque peut-être, que crée aux intérêts français en Chine la nouvelle entente anglo-russe.

Simon LEVRAI.

Le succès de l'*Agriculture moderne* (revue encyclopédique d'agriculture de 16 pages avec gravures), chaque semaine grandissant, se justifie parfaitement par les nombreux services qu'elle rend aux habitants des campagnes, à l'aide de ses articles essentiellement pratiques et d'actualité. Nous engageons particulièrement nos lecteurs à lire l'intéressant numéro de samedi, car ils y trouveront des articles très utiles répondant à tous leurs besoins actuels. L'étude de tête est de notre distingué collaborateur, M. H. Gomot, sénateur, ancien ministre de l'Agriculture, qui traite avec sa grande compétence habituelle l'importante question de

L'Impôt de la Terre

La vente partent le samedi 5 centimes le numéro. On s'abonne sans frais à l'*Agriculture moderne* dans tous les bureaux de poste, moyennant 3 fr. 50 par an.

LA VIEILLE DAME

Dimanche les cloches emplissaient de leurs sons argentins le petit village de Saint-Laurent. Sur la place de l'église, les groupes se formaient, des couples jeunes et riant arrivaient d'un pas alerte, tandis que courbés sur leur bâton noueux les vieillards s'acheminaient lentement. Les cloches tintaient toujours, et dans l'espace ensoleillé, les voix montaient rieuses ou graves, fraîches ou tremblotantes, en un murmure radieux et confus.

Cependant un riche couple venait de s'arrêter, la portière qu'ouvrit un valet de pied livra passage à une dame d'une cinquantaine d'années, et à un grand jeune homme qui pouvait en avoir vingt-cinq.

A leur approche, les conversations cessèrent, d'un même geste les paysans se découvrirent, et ce fut un milieu d'un respectueux silence, qu'au bras du jeune homme, qui à son tour s'était découvert et saluait chacun d'un geste amical, la dame franchit le porche de l'église.

— Quelles sont donc ces personnes ? demanda un noyé arrivant à un gros paysan qui, toujours chapeau bas, souriait d'un air entendu à une belle fermière.

La bonne face réjouie du paysan exprima la plus vive stupéfaction, il toisa son interlocuteur, et cette fois rasséréné, il déclara :

— M'sieur n'est pas du pays, c'est bien ça. M'sieur n'est même pas des environs, car alors il ne ferait pas d'pareille question. Mme la comtesse d'Annemont et son fils, m'sieur Roger ! mais ici, mais à vingt lieues d'ici, on ne connaît qu'eux, on ne parle que d'eux. Tenez, leur château n'est pas bien loin, on l'voit d'la. Ah ! pour d'hons maîtres, c'est d'hons maîtres, mais aussi vrai que j'ai le père François, l'plus ancien de tous leurs fermiers, j'ai plus pleuré l'jour d'enterrement de m'sieur le comte que je pleurerai jamais dans toute ma vie. Ah ! oui, ajouta-t-il avec conviction, pour d'hons maîtres, y a pas pareils.

A ce moment, sans paraître remarquer les paysans qui chuchotaient à sa vue, une vieille dame traversa la place et entra à l'église. D'une taille moyenne, elle semblait maigre sous son long châle de cachemire noir.

Malgré la chaleur déjà excessive de cette belle matinée de juillet, un épais voile de crêpe était baissé sur son visage et on devinait presque complètement les traits. D'ailleurs, comme le disaient les paysans, elle semblait prendre soin de les dissimuler le plus possible. Les lourds bandeaux de sa chevelure blanche retombaient sur son front et le voilaient en entier, de grosses lunettes bleues dérobaient son regard aux regards curieux, enfin les trois « anglaises » qui pendaient sur chacune des joues masquaient encore le visage qui apparaissait ainsi singulier et grotesque.

Il y avait six mois à peine que Mme veuve Delcault, la vieille dame comme on l'appelait, était venue habiter le village ; elle y avait loué une petite maisonnette entourée d'un jardin, et

vivait là tout à fait retirée, en compagnie d'une très vieille bonne. Aussi bien que son visage, tout en elle semblait mystérieux.

Qui était-elle ? D'où venait-elle ? Que faisait-elle ? Autant de questions qui restaient sans réponses.

Tout de suite, Mme Delcault occupa les esprits. On détailla sa mise, on gausse ses sorties, ses rentrées, on scruta ses moindres faits, ses moindres gestes. Elle ne recevait jamais personne, jamais une lettre ne lui était parvenue ; le village entier le savait. Sortait-elle ?... Aux portes, aux fenêtres, des visages se montraient et trente regards curieux suivaient la vieille dame, qui elle, toujours impassible et fière, passait suivie de sa bonne.

Cependant on commençait à s'impatienter ; on avait beau épier, beau chercher, rien, rien, rien. C'était irritant à la fin, et quelques voisins pensant ainsi entrer en conversation s'hardirent un beau jour jusqu'à écrier à la vieille dame qui passait : « Bien l'honneur, madame, fait bien chaud c'est pas ? » Mme Delcault répondit par un petit salut et pressa le pas. Le lendemain voyant venir de son côté quelques paysannes qui déjà l'avaient accostée, elle entra précipitamment à la maisonnette et ne sortit plus de la journée.

L'exaspération commençait à gagner toutes les âmes. Ah ! on ne pouvait rien en tirer, de cette vieille sauvage. Eh bien ! elle verrait. Et ce fut Virginie, la vieille bonne, qui de ce moment-là eut tous les saluts et toutes les sympathies.

— Pas rude, la place, hein ! interrogeaient les commères. On n'avait pas en dire autant de chez Mme la sous-préfète ; elle avait fait bien bonne la vieille dame.

Muette comme Tacite, Virginie reprenait le chemin du logis, et crispées, les poings sur les hanches, les voisines se regardaient avec des fureurs dans les yeux.

Cela ne pouvait pas durer. On ne parla bientôt plus que de ces mystérieuses personnes ; d'elles, tout devint suspect. Rarement, dans une chose cachée, on suppose le bien. Ces esprits endiablés allaient jusqu'au pis et créèrent les histoires les plus folles, les suppositions les plus abominables. Pour les uns, la vieille dame, qui craignait tant de se montrer, était tout simplement la femme de quelque forçat ; pour d'autres, c'était une condamnée elle-même, arrivée au bout de son temps ; plusieurs laissaient entendre le mot « espion » ; enfin, pour tous, elle devait bientôt un véritable sujet d'horreur. On menaçait les enfants de sa visite, on détournait la tête à son approche.

Mais un jour, oh ! ce jour, le martyre cessa ; on savait enfin. Trois gamins qui, la veille au soir, s'étaient introduits en escaladant le petit mur dans le jardin, déclarèrent que du cerisier où ils se régalaient de fruits, ils avaient parfaitement aperçu dans la chambre du haut une ravissante jeune fille blonde qui pleurait agenouillée près de son lit.

Du coup, l'affaire fut trouvée. Cette femme de forçat, cette libérée d'hier, cette espionne, était, horriblement, une voleuse d'enfants. Elle tenait calfeutrées tout en haut de la maisonnette deux ravissantes jeunes filles blondes. On convint de ne pas ébruiter la chose, afin de pouvoir agir lestement. Les quelques femmes mises dans la confidence ne trouveront pas dans tout le dictionnaire des injures assez de mots pour qualifier cette infâme vieille. Quant aux hommes, ils se réunirent au nombre de huit chez l'ambassadeur du village, et là, faisant appel à tous leurs sentiments d'honneur ainsi qu'à de nombreuses bouteilles d'un petit vin blanc assez agréable, ils trouvèrent en eux un tel fonds d'éloquence qu'à sept heures du soir ils se disputaient encore la parole. L'enthousiasme allait croissant, on ne parlait pas moins que de renverser la maisonnette d'un coup de poing, et d'en dévaliser ainsi les quatre ou cinq jeunes filles calfeutrées par l'horrible femme. Ce qui fut dit ne s'exécuta pas la soir même et pour cause. Les galants chevaliers des infortunées captives mirent sur le compte de l'indignation l'état plutôt chancelant qui était le leur, état qui les portait à parcourir la route conduisant à leur domicile respectif autant en largeur qu'en longueur.

Quelque temps après cependant, une députation de trois paysans se trouvait, aux alentours de dix heures du soir, sous le mur de la maisonnette. La nuit entière s'écoula, sans qu'ils cessent le spectacle navrant de cette belle jeune fille agenouillée et pleurant. Ils ne se tinrent pas pour vaincus, le cerisier eut de nombreuses visites nocturnes, mais rien ne se montrait jamais.

Les enfants affirmaient ne s'être pas trompés. On surveilla encore, toujours rien. Le doute commençait à planer sur cette affirmation. Cependant les regards ne s'adoucissaient pas à l'égard de la vieille dame, et le matin encore tandis qu'agenouillée et pleurant Mme Delcault semblait prier avec ferveur, le jeune comte, qui suivait la messe d'un air assez distrait, tourna vers elle un visage sévère.

Maintenant, du maître-rotel, le pèbre bénissait les fidèles ; la cérémonie était achevée ; lentement l'église se désemptait, la grande place redevenait bruyante, sur la route les couples s'éloignèrent et comme le jeune comte prenait place dans le coupé, la vieille dame, toujours grave et le front baissé, reprit le chemin de la maisonnette.

II

— Alors, père François, vous êtes sûr de ce que vous racontez-là ?

— Aussi sûr que vous y êtes en ce moment, m'sieur le comte : c'est mon gamin qui l'a vue cette jeune fille, et j'éprouve de lui comme d'moi.

Le jeune comte leva les yeux vers la maisonnette : « C'est bien, murmura-t-il, j'irai ce soir. »

Le soir même, en effet, un homme enveloppé d'un long manteau se hissait sur le petit mur, et de là, avec toute l'agilité de la jeunesse, passait sur le cerisier. Une heure, deux heures s'écoulaient, nulle lumière n'éclairait la pièce ; le lendemain, fidèle à son poste d'observation, le jeune comte ne détachait pas son regard de la fenêtre. Cette fois, une lumière parut. Le cœur du jeune homme battit avec violence, allait-elle se montrer, cette belle captive ? Une forme sombre se dessina dans la clarté, il tressaillit... C'était la vieille dame.

Elle tira les cordons des grands rideaux qui se fermèrent hermétiquement, tout disparut aux yeux du comte, il eut un geste d'impatience, il abandonna la place. Une semaine encore il revint chaque soir, le cerisier en devenant rachitique, une semaine encore, il eut le spectacle déjà entrevu.

Décidément ces paysans étaient fous : où diable avaient-ils été prendre cette histoire, et lui plus sot encore d'y ajouter foi ; il allait s'en aller tout de suite, et pour n'y plus revenir ; s'en était assez, Dieu merci !

Malgré cette sage résolution, le lendemain soir, dix heures le trouvèrent assis sur l'une des plus hautes branches du cerisier. Une demi-heure après, une clarté inonda la pièce, comme de coutume, les grands rideaux furent tirés, mais victoire ! imparfaitement joints, le comte pouvait en se penchant un peu suivre, sans que rien ne lui échappât, tout ce qui se passait dans la chambre. Il vit en effet la vieille dame, aller et venir, poser sa lampe sur un petit meuble et disparaître.

Quelques minutes, qui parurent des siècles au jeune homme, la pièce demeura vide ; enfin la porte se rouvrit brusquement, il poussa un cri, et sa main se crispa sur la branche. Une jeune fille d'une radieuse beauté se trouvait devant lui, mince et frêle, elle apparut dans son léger déshabillé blanc. Posée devant la glace, elle défilait d'un mouvement plein de grâce la lourde torse de ses cheveux blonds. En flots dorés, les cheveux se répandirent sur ses épaules.

Les yeux grands ouverts, le visage en feu, le comte regardait. Une minute, elle disparut ; il se pencha éperdu. Un craquement se fit entendre, un cri désespéré traversa l'espace, puis ce fut un bruit sourd, comme la chute d'un corps. Une fenêtre s'ouvrit ; inquisiteur, Virginie parut dans le jardin ; un affreux spectacle l'y attendait. Le jeune comte, la face tout ensanglantée, gisait à terre sans mouvement.

III

Un mois s'est écoulé depuis la nuit que, la tête à demi fracassée, le jeune comte fut trouvé dans le jardin par la vieille Virginie. Un mois d'angoisse pour tous.

En apercevant ce corps inanimé, Virginie avait appelé au secours. Malgré l'heure avancée, des paysans étaient accourus ; qu'est-ce qui se passait à la maisonnette ?... Est-ce que la jeune fille fasse de sa prison essayer de s'enfuir ? Ils pénétrèrent dans le jardin : « Un homme... Oh ! m'sieur le comte ! » fut le cri qui sortit de toutes les poitrines. Absolument désempés, ils le transportèrent dans l'intérieur de la maisonnette. La vieille dame qui achevait de se rhabiller mit à leur disposition une vaste chambre.

Penchés sur le lit où ils l'avaient étendu, les paysans attendirent. Pas un souffle ne semblait soulever sa poitrine, pourtant le cœur battait encore. L'un d'eux courut chercher un docteur et prévenir Mme la comtesse.

Une heure s'écoula, personne n'arrivait ; la vieille dame pratiqua un premier pansement. Les paysans la regardaient l'air ahuri. Tant de savoir, tant d'adresse ! elle ne semblait pas y toucher. Cela tenait à la magie.

Quand le docteur arriva, suivi de la comtesse, un léger sursaut venait de s'échapper des lèvres du patient. Il s'approcha, et d'un imperceptible hochement de tête et se tut, mais quand la comtesse parla de faire transporter son fils au château, il s'y opposa formellement, le jeune homme devait rester ici, la moindre secousse pouvait amener une congestion.

La vieille dame entra un peu dans l'estime des paysans, en mettant à la disposition de la comtesse la maisonnette tout entière et son faible savoir. Le docteur accepta, il avait compris qu'elle seule pouvait le seconder dans cette tâche minutieuse. Pendant un mois, en effet, elle ne quitta guère le malade dont l'état semblait désespéré. A l'effrayante torpeur dans laquelle il se trouvait tout d'abord avait succédé un délire plus effrayant encore, et toujours les mêmes paroles revenaient sur ses lèvres : « C'est elle, je la vois, là-bas. Comme elle est belle, je la vois. »

Peu à peu, cependant, le calme se fit, on mieux s'opéra : la jeunesse a tant de ressources ; enfin, hors de danger, le comte entra bientôt en convalescence. On parla de le transporter au château ; il s'y opposa comme un enfant. Il voulait rester là, et comme on insistait, irrité, il s'emporta. Cette nuit-là, le délire le reprit.

On ne parla plus de départ. Absolument à bout de force, la comtesse dut s'arrêter ; la vieille dame resta seule à soigner le malade.

Un jour, comme elle changeait les bandes qui serraient toujours son front, il tressaillit.

— Est-ce que je vous aurais fait mal ? demanda-t-elle doucement.

— Non, reprit-il avec un léger tremblement dans la voix. Mais qui donc marche au-dessus de nous ?

— Qui voulez-vous que ce soit ? Virginie sans nul doute. J'ai déjà remarqué, mon enfant, vous vous agitez chaque fois que des pas se font entendre au-dessus de votre tête ; est-ce que cela vous gênerait ?

Il saisi une de ses mains.

— Madame, implora-t-il, la fièvre dans les yeux, il faut que je vous parle.

Savez-vous pourquoi je me suis introduit chez vous le soir que je me suis fracassé le

crâne en tombant du haut de l'arbre ; répondez-moi, le savez-vous ?

— Non, murmura-t-elle, très douce, mais je ne veux pas le savoir.

Fixement, il la regarda :

— Et moi je veux vous le dire : Des bruits couraient dans le village que vous teniez enfermée, tout en haut de la maisonnette, une jeune fille etc.

La vieille dame pâlit légèrement.

— Mais c'était fou, avez-vous pu croire !...

— Fou, non, puisque je l'ai vue !

Cette fois, la vieille dame devint livide.

— Vous êtes un enfant, murmura-t-elle, vous avez été le jouet de votre imagination.

— Ah ! madame, s'écria-t-il, ne dites pas cela, je l'ai vue.

Maternelle et douce, elle reprit :

— Ne vous agitez pas ainsi : je puis vous affirmer que ce n'est qu'un rêve ; en tout cas, le jour que vous pourriez, nous visiterons la maisonnette ; là, êtes-vous satisfaite ?

Fébrilement, sans penser, il porta à ses lèvres la main de la vieille dame, puis tressaillant à son contact, il la regarda. Une main d'une finesse et d'une blancheur sans pareilles était sous ses yeux. La vieille dame avait égaré les mitaines qu'elle portait journalièrement. Le comte semblait émerveillé. Doucement, elle se dégagea et les cacha sous ses longues manches.

Maintenant le jeune homme commençait à se lever, à faire plusieurs fois le tour de l'appartement. Il était monté dans la chambre du haut ; avait-on changé la disposition des choses ? Il ne reconnaissait plus la pièce entrevue. Tristement il redescendait, et pour la première fois il pensa : « Aurait-il rêvé pourtant ! Est-ce que la force de désir, son imagination surexcitée l'aurait trompé à ce point, et comment supposer en outre cette aimable vieille dame capable d'une telle action ? » Peu à peu, il douta plus complètement, il sourit même un jour que sa vieille amie lui déclara : « Vraiment, monsieur, il faut avouer que vous deviez avoir une bien mauvaise opinion de moi pour me croire capable d'une telle horreur.

— Mais non, madame, je ne vous jugeais pas pour l'excellente raison que je n'y croyais pas, jusqu'au jour où j'ai... rêvé, et, ajouta-t-il, je ne puis pas en vouloir à mon imagination qui m'a fait voir la plus belle des belles ; vous avez raison, c'était surprenant, j'ai rêvé, hélas !

Elle ne put s'empêcher de rire, mais si franchement, si différemment des autres fois que le jeune homme la regarda tout surpris ; elle s'arrêta interdite et se contenta de sourire.

Depuis quelques temps déjà, le comte était rentré au château. Cependant, nul jour ne se passait sans le voir à la maisonnette. Un charme étrange l'y attirait. Quelle était cette femme, il l'ignorait. Jamais elle ne parlait d'elle et ne voulait pas qu'on en parlât.

— Une vieille femme, disait-elle quelquefois, ce n'est pas intéressant.

Vieille, était-elle vieille ? Elle avait les cheveux tout blancs, mais son menton que ne parvenait pas à dissimuler le large nœud de sa mantille, était rond, coquet et d'une blancheur rosée, qui n'appartenait qu'à la jeunesse.

Un jour qu'elle avait ri, franchement, comme oubliée d'une certaine contrainte, il avait eu apercevoir des dents petites et fort blanches ; enfin les horribles lunettes bleues ayant un moment oublié la consigne lui avaient découvert des yeux bleus merveilleux.

— Mon Dieu, madame, ne put-il s'empêcher de lui dire, quels yeux superbes vous avez !

Très rouge, elle replaça les lunettes devant sa vue et dit avec embarras :

— Mes yeux ne sont pas beaux ; ils ont encore une certaine jeunesse due justement à ces verres bleus qui atténuent la trop vive clarté du soleil, voilà tout.

Cela cependant intrigua le jeune homme ; ces yeux l'avaient frappé, il y pensait encore ce jour-là en se promenant dans le grand parc, quand le père François vint à lui.

— Monsieur le comte, cette fois on l'a vue, pas les gamins, nous autres ; v'nez vite, la jeune fille blonde est à la maisonnette, v'nez vite.

— Allons donc ! cria le jeune homme avec colère, ça va recommencer.

— Nous allons enfoncer la porte, m'sieur le comte, nous voulons voir.

— Je le défends ! cria-t-il, je le défends, j'interdis qu'on touche à la maisonnette. Rentrez tous chez vous.

— Ils vous écouteront pas, m'sieur le comte, y sont comme des fous ; tenez, v'nez voir.

Une certaine rumeur régnait en effet dans le village, des groupes de paysans se dirigeaient vers la maisonnette.

— Restez ici, dit le comte, c'est moi qui entrerais ; si elle y est, vous savez bien que je la ramènerai.

Virginie semblait affolée, la vieille dame était blême. Elle prit la main du comte.

— Sauvez-nous, murmura-t-elle, ils vont nous tuer.

— Ne craignez rien, dit-il, et suivez-moi.

Ils montèrent jusqu'à la dernière chambre, le comte ouvrit la fenêtre :

— Je vous jure, cria-t-il, qu'il n'y a personne ! Toujours grossissante, une rumeur s'éleva.

Le jeune homme se tourna vers la vieille dame, et gravement il demanda :

— Je puis jurer sur la mémoire de mon père qu'elle n'y est pas, cette jeune fille ?

— Monsieur, murmura-t-elle d'une voix tremblante, vous êtes un homme loyal, et je vous dirai tout : une jeune fille est en effet cachée ici.

Le comte poussa un cri.

— Une jeune fille est cachée ici, répéta la vieille dame, je la dérobe à la tyrannie d'un cruel tuteur. Encore trois mois, et sa majorité allait sonner... Encore trois mois, il faut qu'elle se cache.

— Que craint-elle, si je l'aime ! s'écria le jeune homme. Ah ! qu'elle sorte, qu'elle sorte. Qui donc oserait me la disputer ?

— Puisque vous le voulez, dit la vieille dame à voix basse, il faut vous obéir.

Alors très doucement elle défit la mantille épinglée sur sa tête, ses lunettes bleues glissèrent de ses yeux, et tandis que d'une main elle enlevait son châle de cachemire, elle souleva de l'autre les lourds bandeaux qui couvraient son front. En riant cascades des cheveux d'un blond doré se répandirent sur ses épaules.

Interdit, émerveillé, n'osant plus faire un pas, le comte regardait cette métamorphose. Mais d'une voix charmante elle demanda :

— Eh bien ! monsieur, en voulez-vous à la vieille dame, ou n'aimez-vous plus la jeune fille ? Que dois-je faire ?

— Mademoiselle, balbutia-t-il, éperdu... Ah ! je ne rêve pas.

— Non, dit-elle en souriant, cette fois vous n'êtes pas le jouet de votre imagination.

— Je vous aime, reprit-il en lui tendant la main, voulez-vous être ma femme ?

Elle mit sa main dans celle qu'il lui tendait. Et comme la foule grondait toujours, il s'approcha encore de la fenêtre :

— Vous n'avez plus peur ? interrogea-t-il.

— Avec vous, non, dit-elle en s'approchant. Les paysans les saluèrent par un cri de triomphe.

— Mes amis, cria le comte, j'ai délivré la princesse ! Maintenant, oubliez la vieille dame, elle est partie loin, loin.

— Ben sûr, déclara un paysan qui se tenait sur le cerisier, puisque la demoiselle et la vieille dame, ça n'a fait qu'une ; j'ai bien vu la chose, moi. C'est égal, voyez-vous, c'est encore les plus roués.

Jacques ANGIOUX.

LA MODE du Petit Journal donne cette semaine gratuitement à toutes ses lectrices et abonnées le patron découpé grandeur naturelle



D'UNE CHEMISETTE ÉLÉGANTE pour Dame et Jeune fille

C'est un modèle de saison et ce corsage est indispensable ; aussi les lectrices de la Mode s'empresseront-elles de l'exécuter.

Cette chemisette est ornée de trois groupes de plis sur le devant et de deux groupes dans le dos. La manche est garnie

de la même manière : col droit avec col rabattu légèrement évasé.

LA MODE du Petit Journal ne coûte que 10 centimes le numéro.

EN VENTE PARTOUT

UNE INCONSÉQUENCE

— Te souviens-tu, mon petit Charles, combien de fois dans nos caresses fugitives tu m'as répété avec le soupir du regret : « Oh ! pourquoi faut-il que tu destinée soit enchaînée à celle d'un autre !... »

— Oui, mon Amélie, je m'en souviens, et je le pense encore.

— Eh bien, je ne suis plus enchaînée, mon petit Charles ; je suis veuve et j'accours pour que tu m'épouses...

— Quoi ! il serait vrai ? dit Charles d'un air aussi altéré que si tout un plafond lui tombait sur la tête.

— Oui, monsieur, cela est vrai, répondit Amélie en faisant une de ces charmantes petites moues qui compliquent tant la gentillesse des femmes ; mais est-ce que, par hasard, vous ne seriez plus dans l'intention de m'épouser, monsieur ?

— Oh ! mon Dieu si ! toujours...

La réponse de l'artiste, nonchalamment prononcée, renfermait cette pensée anti-chaleureuse : Il faut bien faire une fin... Il le sentit, et ajouta aussitôt avec gaieté :

— Tout de suite même, si tu le veux...

La saillie produisit son effet, Amélie prit la philosophie pour de l'amour, c'est tout ce qu'elle demandait la petite brune aux yeux noirs ; elle sauta de joie d'abord, et puis après :

— Non pas tout de suite, mon petit Charles ; car la convenance m'interdit pour longtemps d'habiter avec toi le même monde qu'on m'avait forcément jusqu'ici fréquenté avec celui que je ne puis jamais souffrir ; mais nous allons fuir ensemble, nous retirer dans quelque coin bien solitaire, et là, nous nous marierons pour ne nous plus quitter jamais ; nous rirons, nous causerons, nous dessinerons, nous jouerons ensemble, nous courrons l'un après l'autre, nous nous aimerons, et puis nous nous baladons, enfin nous nous amuserons bien, va, mon petit Charles.

— Eh bien, allons !... dit l'artiste en prenant son chapeau ; car la description de ce bonheur pittoresque n'était pas sans charmes pour lui.

Un mois de cette solitude à deux, dans une retraite effrayante de calme et de monotonie, lassa le caractère blasé de l'artiste. Aussi, un soir, après avoir tout un quart d'heure tisonné le feu pendant que sa nouvelle épouse faisait de la tapisserie, Charles rompit le silence par cette question :

— Est-ce que, chère amie, tu ne comptes pas bientôt revoir Paris ? Pour ma part, moi je préfère les boulevards à la plus régulière avenue. Et toi ?

— Pas moi, dit la petite femme, qui adorait la campagne, même au cœur de l'hiver, parce qu'elle adorait son mari comme au printemps de l'amour.

— Ah ! c'est que, vois-tu, comme mes affaires

m'obligent à faire un voyage à Paris, si tu avais voulu profiter de l'occasion, nous ne serions plus revenus prendre nos quartiers d'hiver dans les catacombes champêtres ; mais, puisque tu y tiens tant, j'y reviendrai, et, en même temps, je te rapporterai des nouvelles de chez toi.

— Ah ! oui, c'est bien, mon petit Charles. Vois donc quel effet y a produit ma disparition, et surtout reviens promptement m'en instruire.

L'artiste avait touché la corde sensible, car, au catalogue des passions légitimes, figure aussi la curiosité. Son départ fut donc va avec plaisir par Amélie, qui déchaîna avec plus de plaisir encore la première lettre de son mari, laquelle était ainsi conçue :

« Femme adorable et que j'adore,

« Toujours prêt à satisfaire les desirs, ma visite à ton ancien domicile a été ma première démarche à Paris ; voici l'exact récit du résultat de cette heureuse idée :

« Me présentant au portier avec cette indifférence si intéressante dans notre position, je lui demandai si Mme de V... est chez elle.

« — Oh ! non, répondit-il ; mais montez, monsieur est chez lui.

« — Comment, monsieur ? dis-je stupéfait.

« — Oui, monsieur.

« — Ah ! miséricorde... Est-ce que, par hasard... ? Je croyais... on m'avait dit...

« — Qu'il était mort, n'est-il pas vrai ?

« — Oui, quelque chose dans ce genre-là...

« — Oh ! mon Dieu ! tout le monde l'a cru aussi pendant trois jours entiers ; mais, fort heureusement, le quatrième on s'est aperçu que ce n'était qu'une léthargie, et maintenant, monsieur est en pleine convalescence. Seulement, il est bien chagrin, parce que la fausse nouvelle de sa mort a tellement affligé son épouse, qu'elle est partie, désespérée, on ne sait où.

« — Bah ! vraiment ?

« — Oui, monsieur.

« — Ah ! la pauvre dame !... »

Et, depuis ce temps, M. de V..., qui a enfin retrouvé sa femme, va partout vantant son terrible accès de douleur funéraire, et, à chaque nouvelle proposition d'établissement qu'on fait au jeune artiste, celui-ci répond toujours qu'il n'a pas de goût pour le mariage.

II. DE BALZAC.

MOTS POUR RIRE

Balandard fait de la photographie en amateur. Ayant l'autre jour des amis à déjeuner, il se mit en devoir de les tirer en groupe.

— Je ne suis pas encore très habile, eut-il le devoir de dire, je réclame toute votre indulgence.

— Mais oui, fait un des invités... à Daguerre comme à Daguerre !

Entre-labadens :

— Mes compliments ! Tu as su conserver tes cheveux !

— Oui... Mais ils sont blancs !

— Les miens seraient encore noirs... mais je n'en ai plus !

On parle du régime végétarien devant un bohème pour qui l'art de « taper » ses contemporains n'a plus de secrets :

— Se nourrir exclusivement de légumes, soupire-t-il... la belle affaire ! Voilà quinze ans que je ne vis, moi, que de carottes !

Dialogue imagé :

— Eh bien ! ton mariage ?

— Ça va mal... Mon futur beau-père a fait une enquête chez mes fournisseurs... Il a appris que j'ai de fortes ardoises...

— Quelle tuile !

LA VIE PRATIQUE

La politique des résultats

Je n'apprendrai rien à personne en affirmant ici que l'on va souvent bien loin inutilement chercher le bonheur ou l'apaisement de ses souffrances alors qu'on n'a qu'à étendre le bras pour le trouver dans sa maison. Si je ne me trompe, il y a même un proverbe arabe là-dessus, et, comme on le sait, les contemplatifs zélés de Mahomet étant de chauds fervents d'aphorismes, il doit bien en exister quelques autres que j'ignore par-dessus le marché. Quoi qu'il en soit, je suis frappé par la propension de plus en plus grande qui prend les gens, de s'en aller malades, loin de chez eux, de leurs habitudes et de leurs relations journalières, s'entasser eux et leurs paquets, dans la chambre d'un hôtel de station thermale. Pourquoi faire, je vous prie ? Espérez-vous une guérison plus prompte en allant à Vichy ou ailleurs, qu'en buvant tranquillement chez vous votre bouteille d'eau de Royat source Saint-Marc ? Pourquoi vous donner tant de mal ? Pourquoi dépenser tant d'argent d'une manière inutile ? N'avez-vous pas à votre portée un trésor incomparable, un médicament d'essence quasi-divine, puisque c'est surtout le bon Dieu qui travaille à le fabriquer, la Daxine ? Ah ! vous pouvez être assurés que les médecins, qui s'y connaissent bien un peu, voulez-vous me permettre de le prétendre, ne sont pas si simples que vous. Ils se soignent à domicile, les malins ! et quand leur arthritisme est vaincu, quand leur goutte a cédé, quand leur gravelle a fondu ou que leurs rhumatismes sont calmés, on les voit partir alertes et d'un pied léger, se promener à la montagne, à la mer ou dans la plaine, à leur guise, à leur choix et sans s'astreindre à tel ou tel séjour ennuyeux, coûteux et... inutile.

Je vous ai assez parlé de la Daxine, mes chers lecteurs, pour que je sois dispensé de vous la détailler à nouveau. Vous savez qu'elle est un spécifique sans rival pour la guérison de tous les phénomènes arthritiques en général ; de la goutte, du rhumatisme et de la gravelle en particulier. M. Mazelaygue, l'intelligent et habile pharmacien chimiste de Dax (Landes), qui la prépare et l'envoie à domicile contre la réception d'un mandat-poste de dix francs, aurait pu comme tant d'autres savants être tenté de corriger l'œuvre de la Providence. Pas du tout ! loin de lui cette idée ! M. Mazelaygue, en thérapeute doublé d'un philosophe, s'est dit qu'il ne ferait jamais utilement concurrence à la Nature, il s'est contenté d'enrober son œuvre en cachets. Y a-t-il beaucoup de chimistes de nos jours capables d'en faire autant ?

En tous cas, le corps médical, à qui l'on ne fait point prendre aisément le Pirée pour un homme, ne s'y est point trompé et, dans cette étude où je veux traiter de guérisons conquises, de la politique des résultats, je me suis amusé à relever dans l'innombrable collection de lettres de remerciements, parvenues de tous les coins du monde à M. Mazelaygue, quelques attestations de médecins. Il est piquant de voir ce qu'en pensent les gens autorisés. Attention ! je commence : « 5 septembre 1898.

« Monsieur, la boîte de Daxine que vous m'avez envoyée a été employée et ma maladie s'en trouvant bien, désire continuer. Je vous serais reconnaissant de m'expédier deux boîtes. Signé : Dr Fortuë, Le Puy-Médames. » A un autre, maintenant : « 7 septembre 1898. Monsieur, j'ai employé avec succès, dans un cas de rhumatisme rebelle, la boîte de Daxine que vous avez bien voulu m'adresser. Si je ne craignais d'abuser, je vous prierais de m'en envoyer une autre. Signé : Dr Charrier, à Héric (Loire-Inférieure). » Continuons : « 3 août 1897. Monsieur, je me suis administré avec le plus grand profit vos bons cachets de Daxine. Je n'ai plus de pesanteur dans les reins et j'espère, grâce à cette médication, me débarrasser de ces affreuses coliques néphrétiques. Veuillez m'envoyer une autre boîte. Signé : Dr Olivier (Feneu, Maine-et-Loire). » De son côté, un médecin des hôpitaux écrit : « Monsieur, vos cachets de Daxine donnent de bons résultats dans les sciatiques rebelles. Je vous prie de vouloir bien m'en adresser une boîte. Signé : Dr Montié (de l'hospice de Montargis, Loiret). » Enfin ! car il faut que je m'arrête, voici la dernière observation. Sur quatre cents lettres de médecins que j'ai à ma disposition, il n'y en aura plus, de la sorte, que trois cent quatre-vingt-quinze à publier : « 12 juin 1898. Monsieur, très satisfait de votre Daxine, tant pour moi que pour mes clients, je vous prie de m'en envoyer cinq boîtes. Signé : Dr Ayraud, à Pernet (Vaucluse). »

Vous le voyez, mes chers lecteurs, voici une consultation de médecins bien imprévus pour vous et qui vous établit clairement ce que vaut le médicament mis à l'essai par eux. Suivez donc mon conseil, écrivez à M. Mazelaygue à Dax, si vous êtes gouteux, arthritiques ou rhumatisants et pour dix francs vous recevrez un petit paquet contenant la santé. La fable nous apprend que Pandore, en ouvrant sa boîte, laissa échapper les calamités et les maux les plus horribles sur la Terre. Dans le fond du coffret, seule, resta l'Espérance. Eh bien ! mes bons amis, la Daxine est mieux encore, car elle, au moins, est une réalité !

Poitrinaire !

Vous avez tous encore présente à la mémoire, mes chers lecteurs, la campagne ardente que pendant de si longs mois, je lis dans le Supplément sous ce même titre de « Poitrinaire ! » Vous rappeler les efforts tentés par moi pour secouer votre indifférence serait oiseux, je n'ai fait que mon devoir et je n'ai pas à me plaindre, d'autant qu'après un premier mouvement d'hésitation, tous ceux d'entre vous qui étaient atteints de tuberculose ou dont un parent, un ami, avait été frappé, vinrent en foule à mon appel à l'Institut de la rue de la Boétie. J'ai là, sous les yeux, au moment où j'écris ces lignes, un de mes articles publiés il y a un an : « Une poétique erreur », je viens de le relire, et c'est avec une douce émotion que je me souviens du colossal mouvement qu'il acheva de décider. Depuis cette époque, des événements nombreux se sont accomplis : un Congrès médical important s'est tenu l'été dernier à Paris au sujet de la tuberculose ; un grand nombre de médecins venus de tous les coins du monde y assistèrent et les communications qui y furent échangées présentèrent le plus haut intérêt.

Je vous ai parlé naguère des efforts et du système inauguré par un sympathique thérapeute de Paris, il me faut aujourd'hui vous dire ce que, de son côté, fit le fondateur de l'Institut de la rue de la Boétie. N'oublions point que si, avant et depuis la tenue du Congrès, le corps médical a redoublé d'efforts, d'ingéniosité et de science pour arriver à tarrasser définitivement le fléau, ceux qui sont sur la brèche depuis plusieurs années, ceux dont l'expérience grande, la sûreté de diagnostic et le tour de main, si je puis m'exprimer ainsi, se sont affirmés sous l'influence de la pratique au point de confiner presque à la divination, ceux-là, dis-je, eux non plus ne demeurèrent point inactifs.

Beaucoup d'entre vous, mes chers lecteurs, connaissent par moi l'éminent docteur Conil, le jeune et distingué praticien qui imagina, fonda et imposa à tous le traitement de l'Institut de la rue de la Boétie, et auquel cette maison a dû jusqu'ici son étonnante prospérité. M. le docteur Conil, qui, à la suite d'un brillant concours, a été nommé médecin de l'Assistance publique, persuadé que chaque minute valait un siècle, vient de faire deux ou trois découvertes importantes qui donnent à son système thérapeutique, déjà si complet, une sûreté et un

décisifs qui feront sensation dans les milieux savants.

Pour appliquer plus librement les perfectionnements qu'il désirait apporter à sa méthode, M. Conil vient de fonder une maison nouvelle, munie de tous les aménagements scientifiques, de tous les appareils les plus précieux et les plus compliqués qu'il lui a été possible de réunir, au n° 20 de la rue de Vintimille, à Paris. Que dans votre esprit, mes chers lecteurs, les mots 20, rue de Vintimille, viennent donc remplacer l'ancienne adresse de la rue de la Boétie, si vous tenez, comme il me paraît tout naturel de le faire, à recevoir les soins et les conseils du fondateur du traitement, de M. le docteur Conil lui-même. Remémorez-vous bien qu'il est le premier médecin qui eut l'idée d'associer les injections hypodermiques de sérum de boue, les inhalations d'aldéhyde formique et les bains d'électricité statique en un corps de traitement complet, qui lui est personnel, et dont les résultats lui valurent au Congrès de la Tuberculose les encouragements les plus flatteurs des grands maîtres. Que le nouvel Institut devienne le rendez-vous de tous ceux qui veulent guérir, venez-y en foule et que les malades qui sont au début de leur affection ne perdent pas de temps ; il est bien plus facile d'arrêter la tuberculose à son début que de remettre sur pied un malade profondément atteint. Tous ceux qui s'adresseront à lui recevront de suite la communication qu'il a faite sur son traitement au Congrès de la Tuberculose le 2 août 1898.

Je veux, en terminant, mentionner une amélioration considérable qui a été pratiquée à l'Institut du 20 de la rue de Vintimille. On sait l'influence qu'ont les rayons Roentgen (vulgo rayons X) sur le diagnostic de la tuberculose. Avec leur aide, l'homme de l'Art voit, avant même qu'aucun autre signe l'ait révélé, le plus petit amas de bacilles existant dans le poumon et il inspecte votre corps comme s'il vous regardait dans la bouche ; donc, lorsqu'il s'agit de se rendre compte de l'état où se trouve exactement un malade, ou bien de constater avec sûreté le degré de cicatrisation, il est impérieusement utile de soumettre le sujet à l'épreuve des rayons X. D'ailleurs, les communications du professeur Bouchard, au Congrès de la Tuberculose, sur ce sujet feront époque, et cet examen, pour un médecin consciencieux, est devenu aussi indispensable que l'auscultation elle-même. Eh bien, mes chers lecteurs, sans qu'il en coûte un centime en plus du traitement ordinaire, d'une façon absolument gratuite, le docteur Conil assure à toutes les personnes en traitement au 20 de la rue de Vintimille le bénéfice de cette inspection radiographique. Je ne saurais trop attirer votre attention sur ce point, son importance est considérable. Du reste, sous peu nous en reparlerons plus longuement.

Eugène FOREAU.

NOS GRAVURES

Le Voyage de Marchand

LA ROUTE CONGO-NIL

On a tellement parlé des débats politiques auxquels donna lieu la rencontre de Fachoda que beaucoup ont perdu peut-être le souvenir précis des prodiges réalisés depuis trente-deux mois par la mission Marchand. En consacrant aujourd'hui ce numéro presque entier à l'histoire de ses efforts, nous ne voulons insister que sur le plus étonnant de tous, la percée de la route du Congo au Nil. Mais il nous faut d'abord rappeler brièvement le passé.

C'est le 25 juin 1896 que le capitaine Marchand, à peine reposé d'une longue campagne à la Côte d'Ivoire, s'embarquant à Marseille pour rejoindre au Congo les autres membres de la mission.

Il allait avec eux prendre le commandement des troupes du Haut-Oubangui, seconder les efforts de M. Liotard et chercher à étendre notre influence vers le Nil. Ses collaborateurs, qui tous méritaient d'être nommés avec admiration, étaient les capitaines Germain, Baratier, Mangin, le lieutenant Largeau, l'enseigne de vaisseau Dyc, le docteur Emily, l'interprète Landeroin, l'adjudant Prat et onze sous-officiers français. Ajoutons, pour compléter cette liste, le capitaine Raullet et le lieutenant Fouque qui assurèrent les ravitaillements et le peintre Castellani, qui suivit la mission en amateur jusque dans le Haut-Oubangui.

Il serait sans intérêt d'insister sur les débuts de la mission, les difficultés qu'elle rencontra dans le Bas-Congo, les révoltes qu'elle eut à réprimer et les retards que lui fit subir la double nécessité de chercher des porteurs et de mettre en état sa flottille. Un léger remorqueur, le *Faidherbe*, trois chalands en aluminium, deux en acier et plusieurs pirogues également métalliques furent ainsi hâtivement préparés et le 13 janvier 1897 le premier convoi pouvait partir pour le haut fleuve avec onze mille charges. Ils se succédèrent rapidement et Marchand quitta enfin Brazzaville le 1^{er} mars, à peine remis d'une terrible attaque de fièvre bilieuse hématurique dont il avait failli mourir.

La remontée du fleuve s'effectua sans incidents et la mission tout entière se trouvait réunie quelques semaines plus tard dans les eaux du M'Bomou, principal affluent de droite de l'Oubangui. Les difficultés commençaient. Le cours du M'Bomou étant coupé en plusieurs

biefs par des rapides fréquents et infranchissables, il fallut tracer des routes parallèles à son lit, et, pendant deux mois, n'avancer que péniblement, tantôt halant les bateaux à la corde, tantôt les transportant par terre jusqu'au bief supérieur.

On put ainsi gagner au prix d'efforts inouïs le cours du Haut-M'Bomou, qui devenait alors navigable pendant 800 kilomètres.

Son affluent de droite, le Bokou, conduisit la mission jusqu'aux chutes de N'Zaoua, au confluent de la Méré. Elle était ainsi parvenue à l'extrême point navigable des eaux du bassin du Congo, exactement à 3,330 kilomètres de Brazzaville.

Il s'agissait maintenant de savoir en quel point les plus proches affluents du bassin du

bordaient les 3,000 charges de la mission. Les chalands et les vapeurs eux-mêmes, déboulonnés, étaient portés pièce à pièce à l'arsenal construit tout exprès à Kodjale pour le remontage et la réparation de la flottille. Ce n'est pas tout encore. Ceux des officiers qui n'avaient aucun rôle dans la percée de la route s'occupaient de créer çà et là des postes et de conquérir pacifiquement toute la région. Le fort Desaix était construit et armé.

Ce labeur d'Hercule, prodige d'audace, s'accomplit en un mois et dès le milieu de novembre 1897, la mission Marchand était fortement établie, avec tout son personnel, tout son matériel et toute sa flottille dans les eaux nilotiques !

La route du Congo au Nil, désormais fameuse, est un des plus beaux succès d'énergie, d'en-

drapeau français. Elle remontait le cours du Sobat, vers les plateaux abyssins, dans la tristesse et dans la nuit.

Encore quelques jours et elle touchera le sol français. Alors les compagnons de Marchand pourront, comme a pu le faire déjà le capitaine Baratier, mesurer notre reconnaissance à la chaleur de nos acclamations. Ils reviennent, jeunes, encore, pour goûter un repos glorieux. Aux honneurs que le gouvernement leur a décernés, à eux et à leur jeune chef, va venir s'ajouter l'accueil réconfortant du pays tout entier. Il serait trop long de mentionner tous les comités qui se sont formés un peu partout pour célébrer dignement leur retour, et d'énumérer tous les dons commémoratifs qui leur seront offerts.

L'un des plus beaux sera certainement l'épée d'honneur dont le célèbre sculpteur Marquet de Vasselot a ciselé la poignée et qu'un groupe d'admirateurs veut offrir au colonel Marchand.

N'est-elle pas aussi délicatement noble et bien significative, cette décision prise par l'Académie des sciences morales et politiques, d'attribuer à Marchand les 15,000 francs du prix Audiffred « destiné à récompenser les plus beaux et les plus grands dévouements, de quelque nature qu'ils soient » ?

Il n'est pas, à l'heure actuelle, de petite bourgeoisie en France où ne soient connus, respectés et aimés comme ils le méritent les noms de Marchand et de ses vaillants compagnons. A côté des aînés, les Repvatot, les Brazza, les Monteil, les Gallieni, leurs noms sont inscrits dans toutes les mémoires. Si les circonstances donnent à leur retour un intérêt particulier, si chacun est désireux de témoigner à ces braves combien les Français savent apprécier les efforts désintéressés, leurs prédécesseurs, accueillis avec moins de chaleur souvent à leur rentrée, éprouveront cependant sans la moindre amertume que de légitimes consolations sont dues à ceux qui depuis trois longues années ont enduré tant de souffrances... inutilement.

Ce n'est ici ni le lieu ni le moment d'insister sur les douloureux incidents de Fachoda, de discuter une fois de plus sur un fait accompli et de raviver une plaie que le temps seul pourra cicatrifier. Laissons-lui donc également le soin de répartir les responsabilités diplomatiques, et consolons-nous en admirant avec l'Europe entière le tour de force accompli par nos hardis compatriotes.

LA MÉTHODE STOWE

POUR LA GUÉRISON DE L'OBÉSITÉ

L'obésité, on l'a dit, est la grande maladie de notre siècle.

Pour se convaincre des ravages qu'elle produit, il faut lire les autopsies de Russel, de Schaeffer, d'Arauc ; on reste effrayé !

Par elle-même, cependant, on ne peut guère considérer l'obésité que comme une infirmité pénible et désagréable ; mais ce sont les maladies et les accidents qu'elle entraîne toujours, — diabète, albuminurie, maladie du cœur, apoplexie, etc., — qui en font un des plus terribles agents de mort de notre époque.

Et malheureusement tout, jusqu'à ce jour, avait été tenté sans succès. Les remèdes qui agissent sont pires que le mal. On maigrit, sans doute, mais en se suicidant ; mieux vaut encore rester gras.

On pouvait donc désespérer, lorsque la belle découverte du naturaliste Stowe est venue révolutionner la thérapeutique de l'obésité et fournir aux obèses un moyen sûr pour réduire sans danger les polysarcies les plus rebelles.

Dans un précédent article, j'ai longuement exposé la composition et le mode d'action de « l'Eau déperditrice Stowe » ; je n'y reviendrai donc pas. Qu'il me suffise de rappeler que ce n'est pas un remède dans le sens propre du mot, puisqu'il ne s'ingère pas ; il n'en est pas moins vrai que ce merveilleux fondant constitue un traitement infailible, idéal comme emploi puisqu'il ne nécessite aucun régime spécial, rapide, peu coûteux et, ce qui est mieux, d'une innocuité absolue.

Tous ceux de nos lecteurs qui ont une propension à grossir ou qui, hélas ! sont déjà envahis par le mal, peuvent aller voir M. Stowe de ma part, à son laboratoire de la rue Montesquieu, 9, à Paris, ou lui écrire. Le savant naturaliste leur adressera gratuitement le moyen, aussi rapide que sûr, de réduire l'obésité la plus rebelle, quelle qu'en soit la gravité ou l'ancienneté.

Docteur H. DE THOMASSEY.

LA SURDITÉ

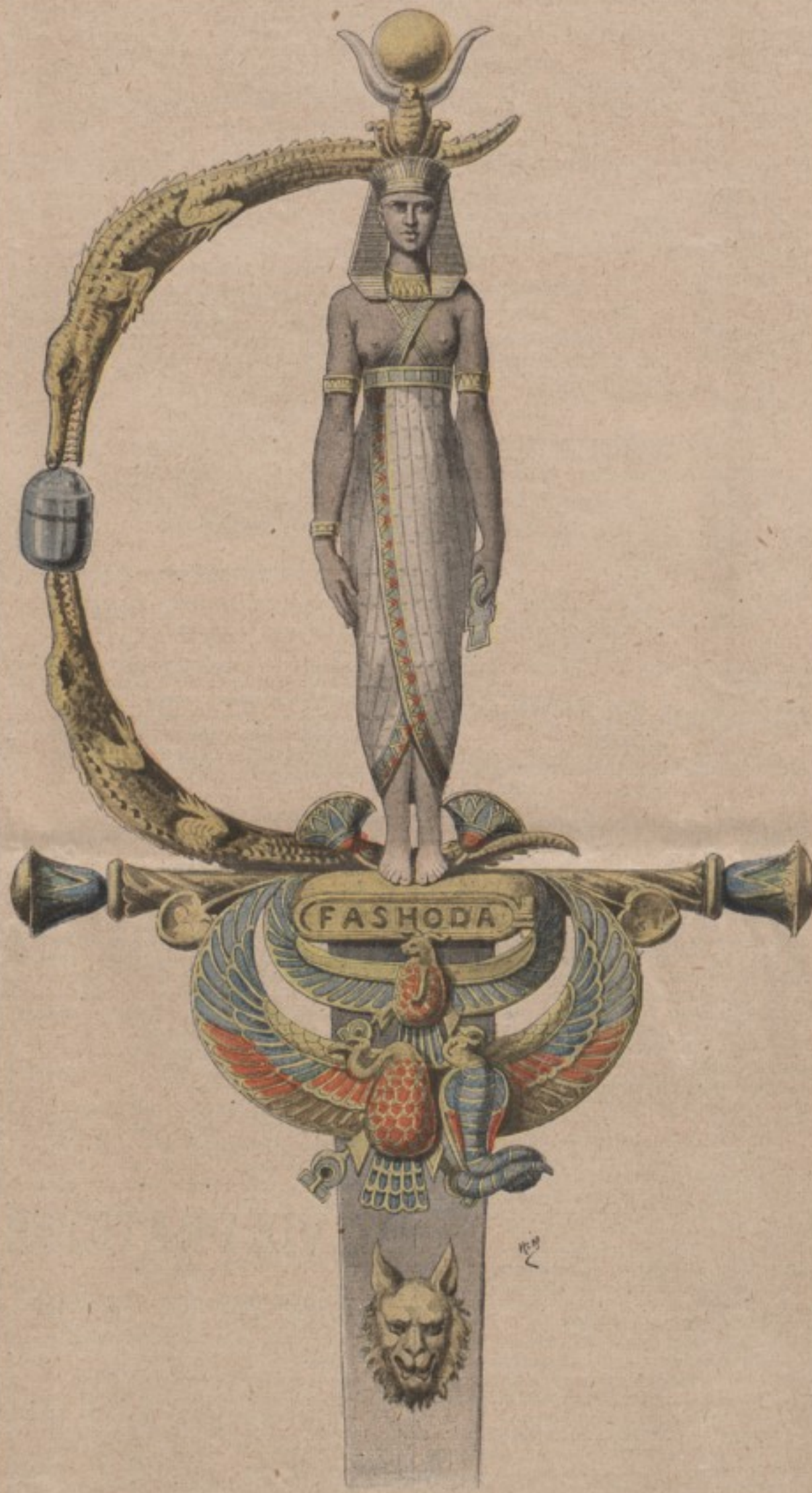
LES MALADIES DE LA GORGE ET DU NEZ

L'Institut Drouet fondé en 1888 par l'initiative de feu le DOCTEUR DROUET de la Faculté de Médecine de Paris, continue son œuvre de bienfaisance en faisant gratuitement par correspondance le traitement à suivre pour la guérison de toutes les affections des oreilles, du nez et de la gorge.

L'Administration, 112, Boulevard Rochechouart, Paris, enverra sur demande à titre gracieux un exemplaire du *Journal de la Surdité*, organe officiel de l'Institut, contenant le récit des dernières guérisons.

Recommandé aux MALADES ALTÉRÉS et aux estomacs délicats, l'ALTERICIDE, délieux bonbon au suc de cerises ou de citrines, calme la soif, excite l'appétit, facilite la digestion. — Refusez les Contrefaçons ; exigez le nom ALTERICIDE imprimé sur chaque bonbon. Chez Confiseurs et Épiceries. Dépôt G^{ral} I. Cloutier 8^e Morri, Paris.

BIBERON ROBERT STÉRILISATEUR
"LE SAUVEUR"
Le seul stérilisant sous l'eau et sous pression.
EN VENTE PARTOUT



ÉPÉE D'HONNEUR OFFERTE AU COMMANDANT MARCHAND
(CISELÉE PAR M. MARQUET DE VASSELLOT)

Nil devenaient navigables. Après une longue et périlleuse reconnaissance qu'il opéra lui-même, accompagné seulement de deux tirailleurs, dans une misérable pirogue, Marchand découvrit ce point, à Kodjale, sur le cours du Soueh, affluent du Bahr-el-Ghazal qui se jette lui-même dans le Nil près de Fachoda. Il résolut donc de transporter sa flottille par la voie de terre, du poste de la Méré à Kodjale, c'est-à-dire du bassin du Congo dans celui du Nil, et fit de suite commencer le travail colossal de la route nécessaire.

Chacun des officiers reçut la direction d'une partie du travail : 200 tirailleurs encadrèrent un millier d'indigènes recrutés à la hâte et l'effrayant labeur commença. A travers la brousse africaine, cette brousse qui peut dans son fouillis inextricable cacher à quelques pas un homme à cheval, la hache, le pétrole, la médaille ouvrirent une large trouée de 5 mètres de large, et cela pendant 160 kilomètres ! Au fur et à mesure que les pionniers avançaient, d'autres hommes, ayant vidé les bateaux, trans-

durance et de vitesse dont l'histoire des explorations africaines puisse conserver le souvenir. Sous ce meurtrier climat de l'Afrique centrale, on a peine à comprendre que de tels efforts n'aient pas épuisé les plus résistants. Il était écrit pourtant, malgré les fausses nouvelles et les bruits de mort répandus par les intéressés, que la mission Marchand n'avait pas encore fini de peiner. Elle avait à descendre péniblement les terribles marécages du Bahr-el-Ghazal, dont les forêts flottantes viennent tout à coup obstruer le cours ; elle avait à pousser dans la vase ses canonnières jusqu'au point où Fachoda mirait ses jardins désolés dans les eaux grasses du Nil. Et puis...

Ce fut le 10 juillet 1898 que le *Faidherbe*, venu de si loin, après tant de traverses, mouilla devant Fachoda. Les canonnières anglaises du sirdar Kitchener ne devaient y arriver que le 21 septembre, et le 11 décembre, à huit heures du soir, la mission Marchand abandonnait définitivement ce poste où pendant quatre mois avait flotté le

MISSION MARCHAND



La chute de N'Zaoua sur le Haut-Bokou, terminus de la navigation à vapeur sur les eaux congolaises, à 3,330 kilomètres de Brazzaville (Congo-Oubanghi-M'Bomou-Bokou) avec dans le fond le port de la Méré.



Le confluent de la Méré sur le Haut-Bokou, extrémité Nord-Est de la navigation sur les eaux congolaises. — Arrivée des pirogues de découverte conduites par le capitaine Baratier.



Ouverture à la hache de la route Congo-Nil, les gros arbres sautent par la mélérite. — Une équipe en action : la section des hacheurs.



La route Congo-Nil



Un petit poste de correspondance dans la savane, sur la route Congo-Nil.



Un grand poste de centralisation



Un convoi de pièces de vapeur sur la route Congo-Nil



Le « Soueh » et la partie Sud du poste arsenal du Kodjalé, extrémité Sud-Ouest, par le Ghazal, de la navigation sur les eaux nilotiques. — A gauche, on voit le hangar-radoub en construction pour le remontage des vapeurs et chalands démontés au port de la Méré.

MARQUISE

Entre les sautes qui se penchaient sur elle, la fraîcheur de leurs feuilles argentées en de furtifs baisers, la rivière coulait pressée, heureuse.

L'eau glissait sans bruit, claire et limpide, roulant les cailloux nacrés de son lit profond. Et Lise, Lise, la plus jolie fille du village, Lise, la Marquise, comme on l'appelait, souriait à cette eau qui s'en allait au bourg voisin où habitait celui qu'elle aimait.

Elle s'était approchée de la rive, et, comme une glace, l'eau renvoyait son profil, dessinait sous le corsage arrondi sa taille svelte cambrée et flexible, montrait l'ovale parfait du visage. Mais ce miroir ne pouvait dire le bleu profond et tendre de ses yeux, le rose de ses lèvres, le blond des cheveux fous qui se piquaient dans la tête en flèches d'or; ce miroir ne pouvait dire la grâce exquise, le charme attirant qui expliquait son surnom : « La Marquise. » Heureuse, elle souriait à cette eau heureuse.

Derrière elle, dans un embrassement, le soleil se couchait; c'était l'heure délicieuse du crépuscule, l'heure du rêve et Lise rêvait. Elle rêvait comme on rêve à vingt ans, de joies et d'amour. Elle songait à ce jeune homme, Jean Servaise, qui lui avait dit combien il l'aimait; elle se rappelait chacun de ces mots qu'il avait balbutiés le printemps dernier, mots confus d'abord, puis bientôt plus précis, et qu'elle avait écoutés tremblante. Et un jour elle lui avait accordé sa main et bientôt elle serait sa femme.

Sa femme, elle répétait ce mot sans pouvoir y croire.

Elle pourrait donc jouir de la vie comme les autres, il y aurait donc pour elle du bonheur comme pour les autres. Était-ce possible, du bonheur pour elle qui avait toujours été malheureuse et qui croyait toujours l'être!

Sa pensée se reportait en arrière, à des années lointaines déjà.

Elle se souvenait de son enfance sans tendresse, sans caresse. Alors qu'autour d'elle les enfants de son âge jouaient et riaient, bien souvent elle, en cachette, avait pleuré. En cachette, parce que, si on avait vu ses larmes, elle aurait été battue.

Elle souffrait, sans savoir, comme peut souffrir un enfant. Elle ne comprenait pas pourquoi les autres petites filles trouvaient toujours des bras tendus pour les consoler lorsqu'elles avaient un chagrin, des lèvres pour les guérir lorsqu'elles souffraient; elle ne comprenait pas cela, puisque jamais elle n'avait eu que des rebuffades et des coups.

Comme elle les enviait ses amies, comme cela devait être doux une caresse, comme cela devait être bon un baiser!

Pourquoi ses parents ne ressemblaient-ils pas aux autres? Elle les aimait bien cependant, elle aurait été si heureuse de pouvoir les aimer davantage, d'avoir quelquefois, elle aussi, sa part de tendresse?

Pourquoi?... Elle le sut.

Un jour, dans un élan de colère, une de ses amies lui lança :

— Tais-toi, la Marquise.

Surprise elle interrogea :

— La Marquise?

Et l'autre riposta :

— Hé oui, ne fais donc pas l'ignorante. Tu sais mieux que nous que tu n'es pas la fille des Michou. Tu sais mieux que nous que s'ils te gardent, c'est que tes parents n'ont pas voulu de toi et qu'ils paient les Michou pour t'élever.

Elle n'avait tout d'abord retenu que ces mots :

— Tu n'es pas la fille des Michou.

Et peut-être en avait-elle éprouvé un sentiment de joie. Cela lui permettait de les excuser de n'avoir pas été pour elle meilleurs et plus tendres. Puis son amie avait ajouté d'autres mots :

— Tes parents n'ont pas voulu de toi...

Elle chercha, la pauvre petite, quelle grave faute elle avait pu commettre pour être ainsi chassée.

Elle se dit qu'elle avait dû être bien méchante pour que sa mère se débarrassât ainsi d'elle pour toujours, sans jamais venir la voir.

Elle se considéra un peu comme un être monstrueux, dont on a honte; elle entendait autour d'elle ricaner :

— Marquise ! Marquise !

Cela lui sembla un outrage énorme qu'elle n'avait pas mérité, et son cœur creva en larmes lourdes, amères.

Et ce fut un long tourment qui chaque jour alla grandissant.

Petit à petit, sans le deviner, sans le comprendre, elle pressentait le mystère de sa naissance, et le jour vint où elle osa interroger.

Les Michou lui répondirent brutalement; pourtant elle finit par connaître ce qu'ils savaient eux-mêmes, si peu de chose du reste.

Un jour un monsieur jeune, élégant, distingué, était venu leur demander d'élever un enfant. D'où était ce monsieur, par qui les avait-il connus ? Ils ne savaient. Et eux avaient accepté tout de suite, parce qu'ils étaient pauvres, parce qu'on leur offrait de leur envoyer chaque mois une somme relativement importante, parce qu'on leur avait dit que la petite serait riche un jour.

Ils avaient accepté et le lendemain on leur amenait Lise.

Depuis cette époque, comme il avait été convenu du reste, l'argent arrivait au commencement de chaque mois sans retard, mais sans jamais un mot pour s'inquiéter de l'enfant.

Jamais ils n'avaient rien su de plus et ne s'inquiétaient pas d'en savoir davantage.

Anxieuse, Lise avait essayé de connaître autre chose, ils ne savaient rien.

Ses pensées alors étaient devenues plus douloureuses parce qu'autour d'elle le mystère devenait plus impénétrable. Elle se sentait d'une autre race que ces gens qui l'environnaient, qui n'avaient, eux, qu'un seul but au monde : mettre sur l'argent qu'ils recevaient chaque mois la plus large part de côté pour arrondir le magot caché en quelque coin.

Elle se sentait d'une autre race, avec des aspirations différentes, des sentiments opposés. Aimante et douce, elle souffrait davantage de n'avoir personne à aimer, personne pour la comprendre. Et elle se renferma de plus en plus parce qu'elle se sentit de plus en plus seule. Elle devint plus réservée, plus hautaine, parce qu'elle se sentit plus repoussée; elle devint plus méprisante parce qu'elle vit autour d'elle des sourires qu'elle ne méritait pas; elle devint plus triste parce qu'elle sentit plus d'injustice.

Souvent, lorsqu'elle suivait une ruelle étroite, elle avait perçu sur son passage des chuchotements méchants, elle avait entendu plus d'une fois ces mots qui toute petite lui avaient fait tant de mal, et qui maintenant encore la blessaient douloureusement :

— La Marquise ! La Marquise !

Et un soir un mot arriva jusqu'à elle qui la frappa comme un soufflet, car ce mot salissait sa mère, sa mère qu'elle ne connaissait pas, et que pourtant elle chérissait parce qu'elle la devinait malheureuse comme elle.

Elle s'avança vers la femme qui osait parler ainsi, elle marcha sur elle le sang aux joues, les poings levés. Et l'autre recula tremblante.

Depuis cet incident, on l'insulta moins, car on la craignait; mais on la détesta davantage peut-être. Elle sentit autour d'elle tant de haine imméritée qu'elle se prit à maudire la vie qui ne pouvait lui donner une seule joie, mais qui réservait aux larmes tant de jours et tant de nuits.

Elle ne conserva au cœur qu'un seul espoir, retrouver ceux qui l'avaient abandonnée. Elle ne savait pour quelle raison ils avaient agi ainsi; mais elle leur pardonnait d'avance, parce qu'elle se doutait bien qu'ils avaient dû y être poussés par une force supérieure à leur volonté, et dans ses rêves elle les voyait toujours beaux et bons.

Lorsque les premiers jours du mois arrivaient, elle attendait avec une impatience fiévreuse la lettre qui apportait l'argent.

Elle ramassait furtivement l'enveloppe tombée à terre, elle l'emportait dans sa chambre misérable, la contemplait pendant de longues heures, cherchant à lui arracher son secret.

La suscription était toujours la même, de la même écriture de femme, fine et menue. Elle se disait :

— C'est ma mère qui a dû écrire cela.

Et elle ouvrait l'enveloppe de baisers fous, ses larmes brouillaient l'encre, confondaient les mots, elle cherchait encore à deviner lorsqu'on n'apercevait plus que les timbres. Des timbres étrangers toujours, tantôt d'un pays, tantôt d'un autre, des timbres aux légendes inconnues et qui lui semblaient bizarres.

Et dans cette enveloppe banale, jamais un mot, rien, rien jamais, jamais. Les jours qui suivaient lui paraissaient plus longs, lui semblaient plus sombres. Sa tristesse était plus lancinante, elle souffrait davantage, se désespérait, puis peu à peu elle se calmait, se remettait à compter les jours qui la séparaient du nouvel envoi, écoutait la voix de l'éternelle espérance qui lui soufflait :

— Ce sera peut-être pour cette fois.

Et depuis de longs mois, elle vivait ainsi avec cet espoir toujours renouvelé, toujours déçu, bêtise !

Et maintenant c'était fini, fini. Toutes ces misères, toutes ces tourments, toutes ces peines, finis, finis. L'amour avait accompli ce miracle d'effacer toutes les douleurs du passé et d'illuminer pour elle les jours futurs. Aussi comme elle l'aimait, ce jeune homme, de toute la force de son cœur qui s'ouvrait pour la première fois. Elle criait sa joie à tous les échos, son bonheur l'effrayait. Amoureusement, à poignée, elle faucha dans le pré un bouquet de fleurs sauvages, le jeta dans la rivière.

— Va le retrouver, lui cria-t-elle, dis-lui mon amour, va, va !

Elle regarda penchée, aussi longtemps qu'elle put la voir, cette gerbe fleurie qui lentement descendait le courant. Parmi les plantes aquatiques, un instant elle s'arrêta embarrassée, enveloppée. Lise attendit anxieuse. Est-ce qu'elle allait demeurer là ? Cela lui semblait d'un mauvais présage et son cœur se serra. Mais bientôt l'eau la souleva doucement, elle tournoya un instant, se fraya un étroit passage, et suivant les sinuosités de la rivière, elle continua son chemin, la messagère d'amour. Et Lise se mit à sourire confiante, lorsque loin déjà elle disparut tout à fait, emportée rapidement par le courant pressé.

Elle rentra au village, ne craignant plus maintenant les mots aigres, les colères.

Cela aussi était passé.

Les Michou près d'elle se faisaient humbles, ils cherchaient autant que possible à atténuer la perte qu'ils allaient faire. Ils étaient devenus prévenants et parfois disaient :

— Tu ne nous oublieras pas, n'est-ce pas, Lise ? Tu sais combien nous t'avons aimée, avec quels soins nous t'avons élevée; tu ne nous oublieras pas ?

Et elle souriait oubliant ses peines, leur répondait d'un sourire, d'une promesse.

Tout le monde, du reste, autour d'elle était changé. Parfois, lorsqu'elle suivait les sentiers d'autrefois, elle entendait encore sur son passage les murmures qui autrefois l'avaient fait tressaillir, mais quelle différence !

Ce nom de Marquise qu'on lui jetait comme une injure, les yeux haineux, la bouche mépri-

sante, on le répétait encore quelquefois, mais il sortait de lèvres souriantes, sympathiques, montait jusqu'à elle comme une flatterie. Elle avait peine à croire à ce changement subit, se demandait si elle ne rêvait pas, bénissait celui qui par son amour avait tout à coup changé son malheur en un tel bonheur.

Et dans ce bonheur, il n'existait qu'un seul nuage, celui causé par l'absence de ses parents. De même qu'ils n'avaient jamais su leur fille malheureuse, de même, ils ne la sauraient pas heureuse.

Ils ne sauraient jamais rien d'elle et elle ne saurait rien d'eux.

C'était là sa seule pensée triste et elle attendait plus nerveuse que jamais la lettre mensuelle. C'était la dernière sans doute que jeune fille elle allait recevoir.

Les premiers jours du mois arrivaient, la lettre tant attendue était en retard pour la première fois. Les Michou montrèrent leur mauvaise humeur en le constatant. Lise s'en inquiétait peu, elle était bien sûre qu'elle allait venir et chaque jour elle guetta le facteur.

Mais déjà la première quinzaine s'écoulait et rien n'arrivait. Le mécontentement des Michou s'exhalait en reproches aigres. Lise ne répondait pas, mais commençait cependant à craindre elle-même.

Puis une pensée folle lui traversa l'esprit : ses parents avaient appris son mariage. Comment ? Par qui ? Elle ne le savait pas, mais elle était certaine qu'il en était ainsi et qu'ils allaient venir eux-mêmes.

Voilà pourquoi ils n'envoyaient rien. Elle en était bien sûre, c'était cela, c'était cela, ils allaient venir. Oh ! quel bonheur ! et devant cette joie qu'elle envoyait, dont elle ne doutait plus, elle battait des mains répétant :

— Quel bonheur ! Quel bonheur !

Elle paraissait si sûre de ce qu'elle disait, elle semblait si heureuse que les Michou, à moitié persuadés, redevenaient prévenants et, comme Lise, vécurent dans cette attente.

Ce n'était plus le facteur que chaque jour en guetta, ce fut l'arrivée de chaque train, et si par hasard un étranger descendu de la gare passait dans les rues boueuses sans s'arrêter, ils remontaient déçus et plus sombres.

Il était quatre maintenant à attendre ainsi, car le fiancé de Lise, Jean Servaise, ne quittait plus guère la jeune fille et de tous il était certainement le plus impatient.

Le mois s'écoula ainsi, puis quand la première quinzaine du suivant fut passée, les Michou se lassèrent d'attendre et les visites de Jean furent moins fréquentes.

Lise cherchait des raisons qu'elle expliquait aux Michou, mais à ses explications, ils ricanaient, ne la croyaient plus. Alors à son tour elle n'espéra plus, un soir elle l'avoua à Jean, lui demanda de hâter leur mariage, puisqu'elle ne pouvait plus compter sur la présence de ses parents. Mais la figure de son fiancé se rambrunit, il chercha ses mots maladroitement.

— Maintenant qu'elle n'avait plus rien, qu'elle ne recevait plus d'argent, cela changeait la situation, ses projets forcément n'étaient plus les mêmes.

Elle comprit, eut un cri de douleur :

— Oh ! Jean, est-ce vrai ? Est-ce possible ?

Il ne répondit pas et elle le quitta sans protester. Elle avait besoin de toute sa volonté pour pouvoir marcher. Il lui semblait qu'elle venait de faire une chute qui l'avait étourdie, ses jambes étaient brisées, sa tête lourde lui faisait mal et son cœur mortel saignait.

Elle aurait eu besoin de crier, de pleurer.

Elle s'enferma dans sa chambre, passa une nuit horrible, ne voulant pas croire à cet effondrement.

Elle sanglotait comme un enfant, elle était trop malheureuse, trop malheureuse.

Le lendemain, elle trouva aux Michou cet air mauvais que petite elle leur avait vu souvent, qui lui faisait tant peur.

Devant son visage tiré et pâli, devant ses yeux rouges, ils se mirent à rire :

— Ah ! elle avait pleuré, c'est qu'elle se doutait bien qu'elle n'aurait plus jamais de nouvelles de ses parents.

Ils appuyèrent :

— De jolis parents qui se débarrassent de leur fille pour la faire élever par des étrangers qu'ils ne peuvent payer.

Elle les arrêta :

— Je vous défends de parler ainsi d'eux, je vous le défends.

La Michou vint à elle rageuse :

— Et qui donc oses-tu pour parler ainsi ? De quel droit oses-tu ordonner ? Si nos paroles ne te plaisent pas, pars.

Elle les regarda ébahie.

— Vous voulez que je parte ?...

— Et crois-tu donc que nous avons ainsi le moyen de te nourrir ? Oui, oui, pars, mario-toi si tu veux, fais ce que tu voudras, mais débarrasse-nous.

Devant cette misérable, elle joignit les mains :

— Oh ! ne me chassez pas, je vous en prie ! Où irai-je ? Que deviendrai-je ? Laissez-moi ici, je ferai ce que vous voudrez, je serai votre servante, mais ne me chassez pas, ne me jetez pas dehors.

— Nous n'avons jamais eu de servante, et nous sommes pauvres, trop pauvres pour faire la charité.

Elle répéta encore machinalement, se sentant devenir folle :

— Vous me chassez ?...

La Michou lui montra la porte.

Alors elle eut un cri de démente, elle ouvrit cette porte, elle sortit.

Elle marchait sans savoir, les yeux hagards : elle rencontrait des gens qui s'arrêtaient, curieusement l'examinaient, elle ne les vit pas, mais tout à coup, arriva à elle un cri ironique, mé-

chant, qui la paralysa. Un cri de haine longtemps amassée et qui éclata, la cogla, la souffleta :

— Marquise ! Marquise ! ! !

Elle but toute la hie de ce suprême outrage, puis n'ayant plus de force, elle s'affaissa.

Les cris se rapprochaient, elle ouvrit les yeux. Une bande de gamins l'entouraient, s'essouffant à crier :

— Hon, hon, la Marquise, hon, hon !

Une pierre l'effleura.

Elle se releva, jeta autour d'elle un regard de désespoir, de détresse, d'agonie.

Il n'y avait pas là un visage ami, elle était seule au monde, bien seule, repoussée de tous, chassée de partout.

Où pouvait-elle se réfugier ?

A elle, dominant les cris des gamins, arriva la voix tumultueuse de la rivière grossie par un récent orage.

Elle sourit à ce repos qui s'offrait et elle descendit en courant la pente des prés fleuris.

La rivière l'accueillit désigneusement; l'eau se trémoussait et son glou glou joyeux semblait rire :

— Peuh, c'est la petite Lise, la Marquise, c'est peu de chose.

LÉON MALICET.

Le Petit Journal

Le plus fort tirage du Monde entier

TOUS LES JOURS

QUATRE MILLIONS

de lecteurs

LE NUMÉRO 5 centimes

Directeur politique : H. MARINONI

ABONNEMENTS

TROIS MOIS

Seine et S.-et-O. 5 fr.

Départements 6 »

SIX MOIS

Seine et S.-et-O. 9 fr.

Départements 12 »

UN AN

Seine et S.-et-O. 13 fr.

Départements 21 »

Il publie deux feuillets hebdomadaires :

DÉTRESSE MATERNELLE

ET

GOGOSSE

TOUS LES VENDREDIS

LE JOURNAL ILLUSTRÉ

Dessins d'actualité — Portraits des hommes du jour

LE NUMÉRO : 15 CENTIMES

LE CODE POUR TOUS

Certificats d'addition de brevets

Le breveté — ou ses ayants droit — ont, pendant toute la durée du brevet, le droit d'apporter à l'invention des changements, perfectionnements ou additions, en remplissant à nouveau, pour ces modifications, les formalités de dépôt.

Les modifications sont constatées par des certificats délivrés dans la même forme que le brevet principal et qui produisent, à partir des dates respectives des demandes et de leur expédition, les mêmes effets que le brevet principal avec lequel ils prendront fin.

Demandés par un ayant droit, ces certificats profitent à tous les autres.

Chaque certificat d'addition donne lieu à une taxe de 20 francs.

Le breveté qui, pour une modification, veut prendre un brevet principal de cinq, dix ou quinze ans, doit payer les taxes entières de 500, 1,000 ou 1,500 francs.

Il semble que nul autre que le breveté ou ses ayants droit ne puisse prendre un brevet pour un changement, perfectionnement ou addition à l'invention qui fait l'objet du brevet primitif.

Cependant la loi du 5 juillet 1844 limite cette restriction à la première année du brevet. Elle autorise même toute personne à demander un brevet pour changement, addition ou perfectionnement à une découverte déjà brevetée dans le cours de la première année, sous la condition que la demande sera transmise et restera déposée, cachetée, au ministère de l'Agriculture et du Commerce, pour l'année expirée, le cachet être brisé et le brevet délivré.

Toutefois, le breveté a la préférence pour les changements, perfectionnements et additions pour lesquels il aurait lui-même, pendant l'année, demandé un certificat d'addition ou un brevet.

Celui qui prend un brevet pour une découverte, invention ou application se rattachant à l'objet d'un autre brevet, n'a aucun droit d'exploiter l'invention déjà brevetée.

Réciproquement, le titulaire du brevet primitif ne peut exploiter l'invention objet du nouveau brevet (art. 16, 17, 18 et 19 de la loi du 5 juillet 1844).

SAINT-CLAR.



MISSION MARCHAND : Un convoi en mouvement sur la route Congo-Nil. En avant une forge et un avant de chaland métallique.

Dessin de M. Henri MEYER (d'après une photographie du Commandant MARCHAND)